

GRAND CRU BRETAGNE

● Fleur de tonnerre, arsenic et vieilles dentelles en Morbihan

Le ciel bas est transpercé par de minces rais de soleil qui étendent les ombres sur la lande. Au bas des falaises, la mer. Puis apparaît le visage poupin, presque angélique, d'une fillette, les cheveux protégés par un foulard de laine. Ainsi s'ouvre Fleur de Tonnerre, le premier long-métrage de Sophie Pillonca-Kervern. Longtemps restée devant les caméras, d'abord à la télévision puis sur les plateaux, la voilà donc qui passe derrière.

Co-écrit avec son mari Gustave Kervern, le film déroule l'histoire d'Hélène Jegado, cette cuisinière morbihanaise qui défraya la chronique au mitan du XIXe siècle pour ses multiples empoisonnements. Guillotinée le 26 février 1852 à l'âge de 49 ans, elle s'est confiée la veille à un abbé, lui révélant avoir tué 36 personnes, un bilan impossible à confirmer. Ses crimes sont longtemps passés inaperçus, les symptômes d'une mort à l'arsenic s'apparentant à ceux du choléra, alors très fréquent.

L'affaire fait peu de bruit dans les journaux, accaparés par le récent coup d'État de Napoléon III, et celle qui reste la plus grande tueuse en série de l'histoire de France se fait rapidement oublier. Seule subsiste une complainte

bretonne de 1900 qui la présente comme une sorte de croque-mitaine, un personnage maléfique que l'on menaçait d'appeler pour inciter les enfants à manger... En 1967, l'émission de l'ORTF *En votre âme et conscience* dédiée aux grandes affaires criminelles tenta de décortiquer le mythe.

Il fallut pourtant encore attendre près d'un demi-siècle pour que l'écrivain breton Jean Teulé lui consacre tout un roman... Et donne des idées à Sophie Pillonca-Kervern. « *J'avais commencé à adapter Le magasin des suicides pour le théâtre, mais le projet n'a pas abouti. Jean m'a alors envoyé son dernier roman, Fleur de Tonnerre, et j'ai été bouleversée par l'histoire cette gamine modeste devenue une terrible meurtrière.* » Son premier court-métrage de fiction s'intéressait déjà à une femme qui tue ses enfants en les empoisonnant. « *Les empoisonneuses me fascinent : elles tuent en nourrissant, donc en donnant la vie. C'est assez troublant.* » La lumière du film, très pâle, est particulièrement travaillée pour restituer le voile de mystère qui entoure Hélène Jegado.

« *La culture bretonne est pleine de légendes, de croyances, d'ésotérisme, même. Hélène grandit dans cette ambiance très particulière, où l'on se raconte le soir au coin du feu tout ce folklore nappé de surnaturel.* » Tant et si bien que la petite finit par croire qu'elle est l'incarnation de l'Ankou, ce personnage de la mythologie bretonne qui personnifie la mort. « *Cet être irréel est le binôme d'Hélène. Avant son procès, elle a raconté que l'Ankou lui demandait de tuer* », explique la réalisatrice. « *Elle est sans cesse prise dans une dualité entre le bien et le mal. Sa folie s'explique sûrement par son enfance, par la dureté de sa mère à son égard.* » Jamais le film ne juge son héroïne, tentant plutôt de comprendre ce qui a pu la mener à cette tragique destinée en prenant bien sûr des libertés avec la réalité. « *C'est pour ne plus avoir peur de la mort qu'elle s'est mise à tuer. Pour que ce soit elle qui fasse peur.* » ■



Yol, La permission

« Yol », littéralement, cela veut dire la route, et c'est un film culte, un chef d'œuvre tragique et douloureux du cinéma turc. Ayant purgé un tiers de leur peine, cinq détenus turcs et kurdes, bénéficient d'une permission de huit jours. Ils prennent la route, mais certains se font très vite arrêter, lors d'un contrôle d'identité. « J'ai voulu montrer combien la Turquie était devenue une

immense prison semi-ouverte. Tous les citoyens y sont détenus », explique le réalisateur. Yilmaz Güney a tourné ce film alors qu'il était lui-même en prison. Il a pensé les scènes depuis sa cellule, repéré les lieux de tournage lors de ses permissions et donnant ses instructions à son directeur de la prise de vue, erif Gören.

D'origine kurde, Yilmaz

DANS LES SALLES

Güney (1937-1984) publie quelques nouvelles, qui l'envoient pour 18 mois derrière les barreaux pour « propagande communiste ». Il entame une carrière d'acteur, de scénariste, puis enfin de réalisateur. Ses films obtiennent sans cesse plus de succès, qu'il s'agisse d'Umut (L'espoir, 1970) ou de Sürü (Le troupeau, 1978). En octobre 1981, le réalisateur profite d'une

permission pour s'enfuir. Il trouve refuge en France et présente le film à Cannes en 1982, où il obtient la palme d'or. Yilmaz Güney est mort en 1984, âgé seulement de 47 ans. Des milliers de personnes assistent, poing levé et cœur serré, à ses obsèques au cimetière du Père Lachaise, à Paris. ■

Un film de Yilmaz Güney
Dimanche à 16h30 au Club.